

Et elle se mit à raconter comment elle était sortie la nuit.

—Et cette lettre n'était plus là ?

—Elle n'y était plus.

—Tu auras mal vu, mal cherché.

—J'ai très bien vu et très bien cherché.

—Qui donc aurait pu la prendre ?

—Robert Dauray, répondit Jeanne. Il aura constaté que la lettre était restée accrochée à l'arbre ; pour éviter qu'elle tombât en des mains étrangères, il sera venu la reprendre au commencement de la nuit.

—C'est possible, murmura Andrée ; mais il faudrait s'en assurer.

Dès qu'elles purent agir librement, Jeanne et Andrée se rendirent donc au jardin, où elles se livrèrent, quoique prudemment, à de nouvelles recherches qui furent vaines.

—Tu dois avoir raison, fit Andrée. Robert l'aura reprise. Mais comment ? Tout cela m'inquiète et me paraît étrange. Heureusement, c'est jour de promenade aujourd'hui. Robert connaît nos habitudes. Je jurerais qu'il viendra à notre rencontre, et il nous expliquera ce qui s'est passé.

—Je ne veux pas le voir, balbutia Jeanne. Non je ne veux plus le revoir !

Andrée n'insista pas ; elle se réservait d'agir au moment opportun. Peut-être n'eût-elle pas attendu, si elle avait su que Jeanne avait gardé la clef du jardin, mais mademoiselle d'Esparre n'en avait pas dit un mot. Et même, voyant qu'on ne la réclamait pas, Jeanne l'avait cachée dans le fond d'une malle pour ne pas la perdre.

Deux volontés bien puissantes travaillaient son esprit en sens inverse : son violent amour pour Robert qui la poussait vers lui, et la crainte de le faire tuer par le comte de Noiville, qui lui conseillait de le fuir.

### XXIII.

Pendant le déjeuner, la supérieure interrogea ses deux pensionnaires qui prenaient leur repas avec elle, comme on le sait.

—Serez-vous de la promenade, aujourd'hui, mesdemoiselles, ou préférez-vous rester ici à veiller les élèves privées de sortie ?

—Oh ! chère mère, une promenade nous sera plus agréable, dit Andrée d'un ton câlin. Sœur Marie reste ordinairement avec celles qui sont en retenue.

—Sœur Marie est un peu souffrante, et j'aurais désiré qu'elle sortit avec nous.

—Nous resterons, alors ; ma mère, dit Jeanne avec empressement.

Andrée aurait bien voulu lui retenir langue, mais il était trop tard. Elle se contenta de faire une moue significative. La supérieure la vit, et ne put s'empêcher de sourire.

—Cela ne va pas à mademoiselle Andrée, dit-elle.

—Ma mère, vous m'avez appris à ne pas mentir, reprit la rusée, je serai donc sincère. J'attendais cette promenade. Jeudi il pleuvait et nous avons dû rester au pensionnat. Voilà quinze grands jours que nous n'avons pas respiré l'air des bords de la Marne, dans la propriété de Mme M...

Andrée avait lancé cette dernière phrase, pour savoir de quel côté on dirigerait la promenade. Elle pensait toujours que Robert viendrait.

—Eh bien, ma chère fille, c'est là que nous allons. Je ne

veux pas vous priver de ce bonheur tant désiré. Sœur Marie restera au pensionnat. Jeanne gardera la maison.

—Oh ! je ne quitterai pas Andrée, ma mère, si vous le voulez bien, et si elle sort, je sortirai !

—Toujours les deux inséparables ! reprit la supérieure en souriant.

—Je ne voudrais jamais la quitter, dit Andrée, et je suis triste en pensant qu'après son mariage nous serons séparées pour toujours peut être.

—Ce mariage est très prochain, observa la supérieure. Vous n'avez pas reçu, Andrée, de réponse à la lettre que vous avez écrite à madame votre mère, la comtesse de Beaumont, pour lui demander la permission d'être demoiselle d'honneur ?

—Pas encore, ma mère ; mais il n'y a que trois jours que nous avons écrit.

—C'est vrai.

Le déjeuner était terminé. L'heure de la promenade s'avavançait.

—Nous allons partir, mesdemoiselles, leur dit la supérieure. Allez rejoindre vos compagnes.

Les deux jeunes filles s'esquivèrent pour aller mettre un vêtement et un chapeau.

—Oh ! que j'aurais voulu t'empêcher de répondre ! dit Andrée en menaçant du doigt son amie.

—Quand cela ?

—Quand tu demandais à rester.

—Nous serions restées toutes les deux.

—Et nous ne l'aurions pas vu, lui.

—Robert ?

—Tu sais bien que nous le verrons. D'abord, moi j'en suis sûre. Il voudra te parler.

Jeanne pâlit, ne répondit rien, et, toute palpitante, alla, avec son amie, rejoindre les élèves du pensionnat qui se plaçaient en files pour partir. Désiré Martin, qui avait terminé son repas et guettait à la fenêtre, aperçut aussitôt les préparatifs de la sortie :

—On va partir, se dit-il ; allons-y !

Il descendit rapidement et arriva rue Saint-Honoré, au moment où les pensionnaires sortaient du couvent. Pour ne pas faire remarquer sa présence, il resta en arrière à une cinquantaine de pas, fânant, les mains dans ses poches, sans paraître s'occuper de ce qui se passait.

Personne, du reste, ne songeait à attacher à la présence de ce gamin l'importance qu'elle méritait. Jeanne et Andrée causaient, ou plutôt Andrée parlait à Jeanne qui lui répondait par monosyllabes en marchant. Malgré cela, Andrée lançait à droite et à gauche des regards scrutateurs. Elle cherchait Robert. Tout à coup elle l'aperçut, au loin, près de la rue des Remises. Elle n'en dit rien à Jeanne.

Robert, en effet, comme il l'avait écrit dans sa lettre, suivait le même itinéraire que les pensionnaires. Dans la crainte d'être remarqué, il entra dans un bureau de tabac, et les laissa ainsi tourner la rue Marainville. En même temps qu'il avait été vu par Andrée, il avait été vu par Désiré Martin.

—A lui l'honneur ! se dit le gamin. Laissons-le passer, il montrera le chemin.

Et il se mit à lire avec attention une affiche donnant le programme de la fête patronale de Saint-Maur, tout en surveillant Robert du coin de l'œil.

Robert sortit de chez le marchand de tabac, fumant un